

SUSAN CHOI

Exercice  
de confiance

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laure Manceau



ACTES SUD





“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

*Trust Exercise*

Éditeur original :

Henry Holt and Company, New York

© Susan Choi, 2019

Photographie de couverture : © Julia Fullerton-Batten

© ACTES SUD, 2021  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-14858-4

SUSAN CHOI

# Exercice de confiance

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laure Manceau

*ACTES SUD*



## EXERCICE DE CONFIANCE

Ni l'un ni l'autre ne conduit. David aura seize ans en mars, Sarah en avril. C'est le début du mois de juillet, ils n'ont ni l'âge du permis ni clés de voiture, loin de là. Il reste huit semaines d'été, un laps de temps qui semble interminable, mais leur part d'intuition leur signale que ce n'est finalement pas si long, que ça passera vite. Leur part d'intuition a tendance à s'enflammer lorsqu'ils sont ensemble. Mais elle les renseigne seulement sur leurs désirs, pas sur les moyens de les satisfaire, et c'est insupportable.

Leur idylle a commencé pour de bon cet été, mais le prologue a duré toute l'année qui vient de s'écouler. De l'automne au printemps, ils n'ont vécu que l'un par rapport à l'autre, et tout le monde les considérait comme un couple, bien que non déclaré. Peu l'évoquaient, mais tous ressentaient ce courant électrique qui passait entre eux, cette tension dangereuse. Quand au juste cela a-t-il commencé, difficile à dire. Ils avaient tous les deux de l'expérience – aucun n'était vierge –, ce qui a pu précipiter comme ralentir les choses entre eux. La première année, à l'automne, chacun a fait sa rentrée en couple, mais leur moitié fréquentait un autre lycée, plus normal. Leur école à eux était

particulière, dans le sens où sa vocation était de sélectionner dans des domaines bien précis les élèves les plus talentueux de toute la ville, et même au-delà, jusque dans les communes périphériques désolées. Considérée dix ans plus tôt comme une expérience audacieuse, elle était à présent une institution d'élite, récemment installée dans un nouveau bâtiment bénéficiant d'équipements "professionnels", "de classe mondiale". Elle était censée vous mettre à part, rompre des liens qu'il valait mieux couper, confiner à l'enfance. Sarah et David ont accepté, considérant que cela faisait partie des rites déchirants qu'exigeraient leurs vies exceptionnelles. Ils ont témoigné peut-être même un supplément de tendresse à la petite copine et au petit copain résiduels au moment de s'en séparer. L'école portait le nom d'Académie métropolitaine des arts du spectacle, mais eux deux, tous les élèves ainsi que tous les enseignants y faisaient référence sous l'abréviation assez pompeuse d'Aca.

À l'Aca, les élèves en première année d'Art Dramatique apprenaient la Mise en Scène, Shakespeare, le Solfège, et se livraient en cours de théâtre à des Exercices de Confiance, termes qui tous devaient s'écrire avec une majuscule, comme il convenait à leur relation à l'Art avec un grand A. Les Exercices de Confiance se déclinaient apparemment selon une variété infinie de thèmes. Certains impliquaient une prise de parole et ressemblaient à une thérapie de groupe. D'autres nécessitaient le silence, des bandeaux sur les yeux, de grimper sur une table et se laisser tomber à la renverse dans le maillage des bras de ses camarades. Presque quotidiennement, ils s'allongeaient sur le dos sur le carrelage froid dans ce que



Sarah, bien plus tard dans sa vie, apprendrait à identifier comme la posture du cadavre dans son cours de yoga. Mr Kingsley, leur professeur, évoluait à pas feutrés parmi eux dans ses mocassins en cuir souple et à bout pointu en psalmodiant un mantra de conscience musculaire. *Laissez votre conscience se déverser dans vos tibias, les remplir lentement, de la cheville au genou. Acceptez qu'ils deviennent liquides, lourds. Tout en ressentant la moindre de vos cellules, que vous entourez de votre conscience aiguisée, vous vous en détachez. Lâchez prise. Lâchez prise.* Sarah avait décroché son admission grâce à un monologue de la pièce de Carson McCullers, *The Member of the Wedding*. David, qui avait fait un stage de théâtre en camp de vacances, avait choisi Willy Loman dans *Mort d'un commis voyageur*. Le premier jour, Mr Kingsley se glissa dans la salle comme une lame – il se déplaçait sans bruit, comme en embuscade – et une fois le silence fait parmi les élèves, ce qui ne tarda pas, il posa sur eux un regard que Sarah voyait encore dans un coin de son esprit. Un mélange qui semblait fait de mépris et de défi. *Vous m'avez l'air de moins que rien*, leur lançait ce regard, telle une éclaboussure d'eau glacée. Et puis, taquin, il rectifiait le tir : ... *à moins que je me trompe ?* THÉÂTRE, écrivit-il à grands coups de craie sur le tableau.

— C'est comme ça que ça s'orthographe. Si jamais il manque le moindre accent, je vous colle un zéro.

C'étaient ces mots qu'il leur avait adressés en premier, et non le méprisant "Vous m'avez l'air de moins que rien" que Sarah avait imaginé.

Sarah portait un jean bleu qui était son signe distinctif. Elle avait beau l'avoir acheté dans un centre commercial, elle ne verrait jamais quiconque avec

le même : il était propre à sa personne, très ajusté, avec des coutures très recherchées. Elles décrivaient des spirales et des motifs qui descendaient jusque sur son cul, le devant et l'arrière des cuisses. Personne d'autre ne portait de jean texturé ; pour les filles, c'était Levi's cinq poches ou legging, et pour les garçons, le même Levi's cinq poches, ou, l'espace de quelque temps, pantalon en nylon à la Michael Jackson. Un jour, en Exercices de Confiance, peut-être vers la fin de l'automne – David et Sarah ne savaient jamais trop, ils n'en parleraient pas avant l'été –, Mr Kingsley éteignit toute la salle de répétition par ailleurs dépourvue de fenêtres, les plongeant dans un caveau sans lumière. À un bout de la pièce rectangulaire se dressait une scène, à environ soixante-quinze centimètres de hauteur. Une fois dans le noir complet et le silence absolu, ils entendirent Mr Kingsley frôler le mur opposé et monter sur la scène, dont ils discernaient vaguement le bord grâce à des morceaux de scotch luminescent qui flottaient en pointillé, comme une constellation. Longtemps après que leurs yeux se furent habitués, ils ne virent rien d'autre que ceci : une obscurité semblable à celle d'un utérus, ou d'une tombe. Depuis la scène retentit la voix sévère et tranquille du prof, qui les vida de toute notion de temps. Les dépouilla de tout savoir. Ils étaient des nouveau-nés aveugles et devaient s'aventurer dans le noir pour voir ce qu'ils pouvaient trouver.

À quatre pattes, donc, ce qui limiterait le risque de se blesser, et les tiendrait à distance de la scène d'où, assis, il les écoutait. Eux aussi tendaient l'oreille tandis que, à la fois freinés et encouragés par l'obscurité, par la dissimulation qu'elle permettait, ils

osaient se lancer. Commença à enfler une perturbation sonore faite de bruissements. La salle n'était pas immense : aussitôt, des corps se rencontrèrent et se firent sursauter. Ce qu'il entendait, ou du moins le présumait-il.

— Là, qu'est-ce que c'est, une autre créature avec moi, dans le noir ? murmura-t-il, se faisant le ventriloque de leurs appréhensions. De quoi est-elle faite – et moi ? Quatre membres qui me permettent d'avancer, de reculer. De la peau qui sent le froid et le chaud. Le rêche, le doux. Qu'est-elle. Que suis-je. Que sommes-nous.

Puis, en plus de la progression à quatre pattes : toucher. Fait non seulement toléré mais encouragé. Peut-être même obligatoire.

David fut surpris de tout ce qu'il pouvait identifier grâce à son odorat, sens auquel il n'avait jamais prêté attention ; voilà qu'il découvrait un nez qui l'assaillait d'informations. Tel un limier ou un guetteur indien, il estimait, esquivait. Les cinq mecs loin de lui, à commencer par William, en apparence son rival le plus évident mais en vrai pas du tout. William dégageait une odeur de déodorant, virile et synthétique, comme un excès de lessive. Il était beau, blond, mince, élégant, savait danser, possédait une sorte de mémoire génétique des usages courtois, comme aider une fille à enfiler son manteau, à sortir d'une voiture, lui ouvrir la porte, ce qu'il ne tenait clairement pas de sa mère stricte et tarée qui enchaînait deux boulots à temps plein et s'absentait de la maison vingt heures par jour, et encore, quand elle était là, elle s'enfermait dans sa chambre et refusait d'aider ses enfants – William et ses deux sœurs – à faire à manger ou tenir la maison, sans parler des

choses plus pointues comme les devoirs ; voilà le genre de choses qu'on pouvait apprendre sur un camarade de classe de quatorze ans en l'espace de quelques semaines à peine, à condition d'étudier le Théâtre à l'Aca. William était la coqueluche de Julietta la chrétienne, Pammie la grosse, Taniqua la danseuse et ses deux acolytes Chantal et Angie, qui rugissaient de plaisir lorsque William faisait chalooper Taniqua avant de la renverser, ou qu'il la faisait tourner comme une toupie à travers la pièce. Pour sa part, William ne manifestait aucun désir sinon celui de danser le tango avec Taniqua ; son énergie ne dégagait aucune ardeur sexuelle, tout comme sa sueur ne dégagait aucune odeur. David évita William, sans même frôler son talon. Le suivant était Norbert : odeur huileuse de ses boutons. Colin : odeur capillaire de sa ridicule coupe afro, digne d'un clown. Ellery, chez qui les effluves de sébum et de cuir chevelu produisaient un mélange acceptable, presque attirant. Et enfin Manuel, que les formulaires disaient "hispano-américain", presque unique en son genre à l'Aca malgré la vaste communauté présente dans la ville. C'est peut-être ça qui expliquait la présence de Manuel : il était une sorte d'alibi nécessaire pour que l'école ait droit à des subventions. Raide, mutique, sans talent perceptible, un accent marqué qui visiblement le complexait. Sans amis, même dans cette pépinière à rapports intimes fréquemment provoqués et volontiers consentis. L'odeur de Manuel, celle de sa veste en velours côtelé doublée de laine de mouton synthétique, pas lavée, imprégnée de poussière.

David bougeait, rampait vite, avec adresse, sans faire cas des bruissements, des heurts, des souffles

coupés. Un amalgame de murmures et de produits capillaires parfumés : Chantal, Taniqua, Angie. L'une d'elles lui empoigna le cul au passage, mais il ne ralentit pas.

Sarah n'avait pas tardé à comprendre que son jean l'identifiait, au même titre qu'un message en braille. Seule Chantal serait aussi reconnaissable. Tous les jours à coup sûr elle portait un long gilet de couleur vive, écarlate, fuchsia ou bleu canard, serré à la taille par une ceinture à double boucle hérissée de clous. Gilets différents, même ceinture, ou peut-être plusieurs ceintures identiques. Au moment où les lumières s'étaient éteintes, quelqu'un avait rappliqué près de Sarah et l'avait pelotée jusqu'à trouver ses seins, qu'il avait pressés de toutes ses forces, comme s'il en espérait du jus. Norbert, avait-elle parié. Quand les lumières étaient encore allumées, il était assis près d'elle, à la fixer, comme souvent. Elle avait pris appui en arrière sur ses mains et l'avait repoussé des deux pieds, regrettant de porter ses ballerines blanches, qui devenaient sérieusement grises et miteuses, et non ses bottes pointues à trois boucles, aux talons à bout métallique, qu'elle s'était payées récemment avec son salaire de vendeuse à la boulangerie Esprit de Paris, où elle travaillait dès l'ouverture le samedi et le dimanche, ce qui signifiait qu'elle se levait avant six heures tous les matins de la semaine, bien qu'elle ne se couchât pas avant deux heures. Celui qui lui avait empoigné les seins, quel qu'il fût, était retombé dans le noir sans un mot, sans même une brusque expiration, après quoi elle avait continué sur les mains et les pieds, progressant en crabe, le cul à ras de terre, genoux pliés. Il s'était peut-être agi de Colin, ou de Manuel. Manuel

qui lui ne la dévisageait jamais, qui ne regardait personne dans les yeux, dont elle n'était même pas certaine d'avoir déjà entendu la voix. Il était peut-être plein de violence et de désir refoulés.

— ... toutes sortes de formes dans le noir. Celle-ci est froide, elle a des bords durs, quand je pose mes mains dessus, elle ne réagit pas. Celle-ci est chaude, avec une espèce de bosse bizarre : quand je pose mes mains dessus, elle bouge...

La voix de Mr Kingsley, qui se faufilait dans l'obscurité, avait pour but de les ouvrir, tout était fait pour qu'ils s'ouvrent, mais Sarah s'était fermée et hérissée de piquants de porc-épic, elle était nulle, sa dernière récitation de Shakespeare avait été atroce, son corps tout raide, plein de tics.

Elle craignait plus que tout de se cogner contre Julietta ou Pammie, si appliquées et si naturelles, de vraies enfants. Elles devaient caresser allègrement ce sur quoi leurs mains atterrissaient.

On venait de la trouver. Une main agrippa son genou gauche, glissa sa paume contre le devant de sa cuisse, sur les aspérités des broderies en tourbillon. Elle sentit la chaleur de cette main à travers son jean. Aussitôt, au creux de son ventre un vide se forma, une trappe s'ouvrit en silence, comme si la voix de Mr Kingsley avait été un vent tenace cherchant en vain à en faire sauter le verrou, que cette main venait de libérer.

Cette main resta sur sa cuisse tandis qu'une autre trouva sa main droite et la leva pour la poser à plat sur un visage sommairement rasé. Puis la main saisit le pouce de Sarah, mou et impuissant, ajusta sa position et le pressa contre la peau comme pour prendre son empreinte digitale. Sarah sentit le moelleux d'une

toute petite bosse, comme une piqûre de moustique. La tache de naissance de David, un grain de beauté aplati couleur chocolat, du même diamètre qu'une gomme au bout d'un crayon, sur sa joue gauche, sur la même ligne que sa bouche.

Ils n'avaient pas, à ce stade de leur relation balbutiante, abordé ce sujet. Quels adolescents parlaient de grains de beauté, à supposer déjà qu'ils les remarquent ? Mais Sarah avait remarqué, sans rien dire. David le savait sans rien en dire non plus. C'était sa tache, son braille. La main de Sarah n'était plus passivement posée sur son visage mais l'enveloppait, comme pour tenir sa tête en équilibre sur son cou. Elle fit glisser son pouce sur sa bouche, aussi caractéristique dans sa forme que son grain de beauté. Il avait les lèvres pleines mais pas féminines, plutôt simiesques. Un côté Mick Jagger. Ses yeux, bien que petits, étaient enfoncés dans leurs orbites et ressemblaient à deux agates bleues. Ils avaient aussi quelque chose d'à la fois sauvage et intelligent. Il n'était pas du tout d'une beauté classique, mais n'avait pas besoin de l'être.

David prit le pouce de Sarah dans sa bouche, l'effleura de sa langue sans baver dessus et l'embrassa de sorte qu'il se trouva de nouveau posé sur ses lèvres. Le pouce suivit leur ligne, l'arc de Cupidon, comme pour en prendre la mesure.

La voix de Mr Kingsley devait continuer à dévier ses conseils, mais ils ne l'entendaient plus.

Il n'avait jamais retardé un baiser à ce point. Percus de désir, il avait l'impression de pouvoir rester là, en suspens dans cette douloureuse attente. Ses mains flottèrent d'un même élan jusqu'à ses seins, sur lesquels elles se refermèrent. Elle frissonna, se

serra contre lui et il retira ses mains une fraction de seconde, si bien qu'elles effleurèrent ses mamelons qui tendaient la trame fine de son tee-shirt en coton. Si elle avait un soutien-gorge, ce n'était qu'un nuage, un soupçon de soie enserrant ses côtes. Dans sa tête, ses mamelons pleuvaient sur lui sous forme de pierres précieuses étincelantes, diamants, quartz, et ces cristaux à facettes qu'on fabrique avec une ficelle et un bocal. Ses petits seins avaient la taille idéale, exactement celle de sa paume en coupe. Il les soupesa, les mesura, émerveillé, les effleura, de ses paumes ou du bout des doigts, répéta les mêmes gestes encore et encore. Avec la petite amie de son ancienne école dont il était à présent séparé, il avait mis au point une Méthode, de laquelle il s'était retrouvé prisonnier : d'abord S'embrasser avec la Langue pendant tant de temps, puis lui Toucher les Seins pendant tant de temps, puis la Doigter pendant tant de temps, avant de finir, enfin, par Baiser. Sans jamais sauter une étape ou en changer l'ordre. Une recette de baise. Ça lui faisait à présent un choc de découvrir que les choses n'étaient pas forcées d'être ainsi.

Ils s'agenouillèrent, genoux contre genoux, les seins de Sarah dans les paumes tendres de David, ses mains à elle de chaque côté de son crâne, le visage enfoui dans son épaule, de sorte qu'un rond de tissu du polo de David s'humectait de la chaleur de son haleine. Il tourna la tête dans la masse de ses cheveux, se délectant de leur parfum, exultant. C'était grâce à ça qu'il l'avait trouvée. Reconnue, il n'y avait pas d'autre mot. Une substance chimique faisait qu'elle était faite pour lui et lui pour elle ; ils n'étaient pas encore trop bousillés par la vie pour ne pas s'en rendre compte.



— Dirigez-vous vers un mur et asseyez-vous en vous y adossant. Les mains détendues le long de votre corps. Les yeux fermés, s'il vous plaît. Je vais remettre la lumière par étapes, pour faciliter la transition.

Bien avant que Mr Kingsley ait fini ses consignes, Sarah se détacha de David et prit la fuite à quatre pattes comme pour échapper à un incendie, jusqu'à ce qu'elle heurte un mur. Jambes repliées contre la poitrine, visage écrasé contre les genoux.

La bouche en feu, David se sentait très à l'étroit dans ses sous-vêtements. Ses mains, à la sensibilité si exquise quelques minutes plus tôt, étaient aussi maladroitement que s'il portait des gants de boxe. Du plat de la paume, il ne cessait de dégager ses cheveux, courts et à la coupe uniforme, de son front.

Tandis que la lumière revenait, chacun fixait le centre vide de la salle devant lui.

La première année de leur apprentissage, déterminante, se poursuivit. Dans les cours avec tables, ils ne s'asseyaient pas côte à côte. Dans ceux avec rangées de chaises, ils prenaient chacun un rang distinct. Quand ils traînaient dans les couloirs, dans le réfectoire, sur les bancs pour fumer, ils prenaient part à des conversations différentes, parfois à quelques centimètres de distance, le dos tourné à l'autre. Mais dans les moments de transition, de mouvement général, le regard brûlant de David trouait l'air, les coups d'œil furtifs de Sarah allaient et venaient, comme un fouet. À leur insu, ils étaient aussi visibles que des phares. Au repos, même quand ils regardaient droit devant eux, un fil électrique les reliait, et leurs camarades déviaient de leur trajectoire pour ne pas se prendre les pieds dedans.

Ils eurent besoin de distance pour redevenir invisibles. À la fin de l'année scolaire, un genou pris de soubresauts incontrôlables, les yeux balayant les coins les plus éloignés de la pièce, faisant craquer ses phalanges de façon compulsive, David s'arrêta près de Sarah et d'une voix enrouée lui demanda son adresse. Il partait en Angleterre en famille. Il lui enverrait une carte postale. Elle griffonna hâtivement son adresse, la lui tendit, il tourna les talons.

Les cartes postales commencèrent à arriver une semaine plus tard. Au recto, rien de spécial : London Bridge, les gardes impassibles de Buckingham Palace, un punk pittoresque avec une crête d'un mètre de haut. Contrairement à David, dont la famille partait régulièrement dans des endroits comme l'Australie, le Mexique, ou Paris, Sarah n'avait jamais quitté le pays, mais elle identifia sans mal la banalité de ces cartes, choisies au hasard sur un présentoir de magasin de souvenirs. Le verso, en revanche, c'était autre chose : couvert d'une écriture dense d'un bord à l'autre, l'adresse et le timbre trouvant à peine de quoi s'insérer entre les lignes. Elle était reconnaissante au facteur de continuer à les lui apporter ; il devait plisser les yeux autant qu'elle, mais avec des émotions différentes. Au moins une carte postale par jour, parfois plusieurs, qu'elle allait récupérer dans la boîte dès que le facteur les y avait glissées, laissant à sa mère le soin de prendre les factures et les bons de réduction quand elle rentrait du travail. David avait une écriture très expansive, presque féminine, avec de larges boucles et des fioritures mais une grande régularité, toutes les lettres inclinées selon le même angle, tous les *t* et les *l* de la même hauteur. Le fond ressemblait beaucoup à

la forme : débordant d'observations, mais très habilement pondéré. Chaque carte constituait un instantané de ses vacances. Agrémenté, dans le coin en bas à droite, tout contre le code postal, d'un timide mot tendre qui avait le don d'essorer l'air des poumons de Sarah.

La vaste métropole du Sud qu'ils habitaient était riche en terre et pauvre en toute autre chose – pas d'étendues d'eau, pas de bassin-versant, pas de collines, pas d'originalité topographique de quelconque nature, pas de transports publics ni même de conscience de ce manque. La ville, comme une plante grimpante sans treillis, étalait ses minces tentacules selon un schéma absurde, avec l'absence d'organisation pour seule ligne directrice. D'élégants quartiers de belles demeures en brique et de chênes verts, tels que celui où vivait David, jouxtaient des déserts de gravier, ou bien des bâtiments des services postaux qui ressemblaient à des bases militaires, ou encore des usines d'embouteillage de Coca-Cola qui ressemblaient à des sites de traitement des eaux usées. Et des complexes immobiliers aussi kitsch que labyrinthiques, faits de centaines de cubes en brique à un étage, éparpillés parmi des dizaines de piscines enterrées aux parois incrustées d'algues, comme celui où vivait Sarah, s'essouffaient le long du côté est d'un large boulevard bordé de palmiers en lambeaux, dont l'autre rive flirtait avec les grilles du club le plus prestigieux de la ville. À leur retour d'Angleterre, la mère de David fut agréablement surprise de découvrir l'intérêt de son fils pour les cours de racquetball et de natation du Centre communautaire juif qu'il avait délaissés depuis son entrée à l'Aca.

— Tu as encore ta raquette, au moins ? a-t-elle demandé.

Il exhuma une raquette du fin fond de sa penderie. Il prit même une serviette. Les deux objets pendaient mollement au bout de ses bras lorsqu'il arriva à la porte de chez Sarah. La distance qui séparait le club, de l'autre côté du boulevard, de l'appartement de Sarah était bien plus grande que ne le suggérait le maillage urbain. Le trajet à pied – sans l'avantage des trottoirs ni des feux tricolores, car leur ville n'était pas conçue pour les piétons – du parking du CCJ à l'entrée sud de la résidence de Sarah lui avait pris près de vingt minutes, sous un soleil de plomb, le long d'un terre-plein central planté de rhododendrons calcinés, sans arbres, au cours desquelles plusieurs personnes motorisées s'étaient arrêtées pour lui demander s'il avait besoin d'aide. Dans leur ville, seuls les plus pauvres des pauvres, ou les personnes venant de se faire agresser, marchaient. Une fois à l'intérieur du complexe tentaculaire et labyrinthique de Sarah, David eut le tournis – c'était immense, une ville en soi, sans panneaux. Sarah avait emménagé ici avec sa mère quand elle avait douze ans, leur cinquième déménagement en quatre ans, mais le premier avec lequel son père n'avait rien à voir. Elles ne cessèrent de se perdre dans le dédale d'abris à voiture que le jour où elles marquèrent d'une croix à la craie la palissade décolorée qui séparait leur place de parking de leur patio. Juillet dans leur ville : une température diurne moyenne de trente-six degrés. D'après l'unique indice qu'il possédait, soit le numéro de son appartement, David n'aurait jamais pu deviner qu'elle habitait du côté ouest par rapport au

club, près de l'entrée opposée. Sarah lui avait bien indiqué le trajet depuis l'entrée ouest, mais il avait jeté le papier, sachant qu'il n'arriverait pas par là. Il avait trop honte de lui expliquer tout ça, s'être fait déposer au club, trop honte de ne pas avoir de voiture, bien que ce fût normal pour elle comme pour lui puisqu'ils n'avaient que quinze ans, soit encore un an à attendre. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle éprouvait avec la même acuité que lui ce sentiment de spoliation du droit de conduire dans une ville faite pour la bagnole. Ça faisait partie de cet entre-deux déchirant, ne plus être des enfants mais ne pas jouir encore des droits des adultes. Les "rues" à l'intérieur de la résidence n'étaient pas du tout des rues mais une métastase se divisant sans cesse en chemins ou en allées, les premiers se distinguant par leurs bordures d'impatiens à l'agonie, les secondes par les emplacements de parking qui les longeaient. Il lui fallut plus d'une heure pour trouver l'appartement de Sarah. Il se peut qu'il ait marché quatre ou cinq kilomètres. Il s'était imaginé qu'il la prendrait dans ses bras, comme ce fameux jour dans le noir, mais il se contenta de rester planté là, englué sur le seuil, le sang bouilli par le soleil, des taches devant les yeux. Il crut qu'il allait vomir, ou s'évanouir. Puis l'air de leur enfance l'atteignit : cet air particulier, frais, à l'odeur de terre et de renfermé, qui leur parvenait au terme d'un voyage infini à travers les conduits de climatisation hors d'atteinte du soleil. Qu'on vive dans une belle demeure ou un petit cube en brique, cet air avait exactement la même odeur. David marcha aveuglément vers lui.

— Il faut que je prenne une douche, réussit-il à articuler.

Pour son subterfuge, il avait dû mettre un short, des chaussettes qui montent au genou, des baskets blanches puériles, un tee-shirt de sport. Tenue qui gêna Sarah. Elle ne le reconnaissait pas, ne le trouvait pas attirant, mais l'objection ne faisait pas le poids contre la force de son désir. Désir qui à son tour fut éclipsé par une émotion inédite, un accès de tendresse mélancolique, comme si elle avait entraperçu chez le garçon l'homme qu'il deviendrait, plein d'une noirceur et de failles insoupçonnables. Il s'engouffra dans la maison et s'enferma dans la salle de bains. La mère de Sarah travaillait jusqu'à tard quelque part ; mère et fille partageaient la petite salle de bains démodée, si différente des quatre salles d'eau que comptait la maison de David. Dans cet étrange royaume il se lava avec un savon lisse Ivory, le passa entre ses jambes, prenant soin de savonner le moindre centimètre carré de peau parce qu'il était tétanisé ; il n'avait jamais eu de rapports sexuels avec une fille qu'il aimait. Il avait couché avec deux filles avant ça, et toutes les deux s'effaçaient à présent de son esprit. Son esprit qui se dilatait, lentement, à mesure que sa température interne s'éloignait du point d'ébullition. Il avait pris une douche fraîche, presque froide. Il sortit prudemment de la salle de bains, une serviette autour de la taille. Elle l'attendait dans son lit.

Mr Kingsley, leur professeur, vivait avec un homme qu'il appelait son mari sans manquer d'accompagner ses dires d'un regard pétillant de provocation. On était en 1982, loin de New York. C'était la première fois, à part pour Sarah, qu'ils entendaient un homme appeler un autre homme

son mari avec cet air provocateur. C'était la première fois qu'ils rencontraient un homme qui avait longtemps vécu à New York, qui avait fait partie du casting du premier *Cabaret* à Broadway, qui, lorsqu'il évoquait cette époque, parlait de Joel Grey en l'appelant "Joel". C'était la première fois, là encore sauf pour Sarah, qu'ils rencontraient un homme dont le bureau, parmi d'autres souvenirs fascinants et osés, affichait une photo de femme exubérante et dénudée, fardée à l'excès, les bras grands ouverts lancés en l'air, femme qui, malgré l'absence de ressemblance, évoquait étrangement Mr Kingsley, et dont la rumeur affirmait qu'il s'agissait bel et bien de lui, même si personne n'y croyait. Le cousin germain de Sarah, le fils de la sœur de sa mère, était une "drag-queen portée sur le cuir", expliqua-t-elle placidement à ses camarades éberlués ; ce cousin vivait à San Francisco, enfilait souvent des vêtements de femme pour chanter des chansons d'amour tristes, et fournissait de façon générale à Sarah une clé pour décoder les propos ésotériques de Mr Kingsley, qui faisait défaut aux autres. C'est comme ça que David avait tout d'abord remarqué Sarah : par l'aura de son savoir. Il la surprenait parfois en train de rire avec Mr Kingsley, et ces rires semblaient partagés, sur le même plan inaccessible. David était jaloux de ça, comme tous les autres, et il entendait annexer ce terrain pour son propre compte.

En 1982, aucun d'entre eux, à l'exception de Sarah, n'avait encore rencontré d'homosexuel. De la même façon qu'en 1982, aucun d'entre eux n'envisageait l'homosexualité de Mr Kingsley comme autre chose qu'un énième aspect de sa supériorité écrasante sur tous les autres adultes qu'ils côtoyaient. Mr Kingsley

était incroyablement spirituel, et parfois incroyablement acerbe : la perspective de s'entretenir avec lui était aussi terrifiante que stimulante ; tous désiraient se montrer à la hauteur de son génie tout en craignant de ne pouvoir s'y hisser. Bien sûr que Mr Kingsley était gay. Le mot leur manquait mais l'intuition procurait le frisson : Mr Kingsley n'était pas seulement gay mais iconoclaste, le premier qu'ils rencontraient. C'était ce qu'ils brûlaient de devenir eux-mêmes, bien qu'ils aient eu du mal à le formuler. C'étaient des enfants qui jusque-là n'avaient pas réussi à s'intégrer, ou s'étaient sentis frustrés au point d'en éprouver une grande détresse, et ils avaient empoigné la création artistique comme planche de salut.

Perturbations et traumatismes étranges ou appropriés annoncèrent la fin de l'été. L'ouragan Clem se dirigea vers eux depuis les Caraïbes, exhibant sa spirale tournoyante aux infos du soir. La mère de Sarah prit sa semaine de vacances ; elle passa son temps à la maison à observer sa fille avec une suspicion empreinte de lassitude et lui demanda de poser du ruban de masquage en croix sur les fenêtres et de remplir d'eau les bidons qu'elles avaient en réserve. Sarah ne put s'enfuir qu'en prétextant le besoin d'aller à la bibliothèque, sur le campus de l'université tout près de chez David. Ils se firent déposer à des endroits très éloignés l'un de l'autre qu'ils pensaient, à tort, proches de la bibliothèque, et même une fois réunis, ils se sentirent en quelque sorte à contre-emploi. Ils marchèrent dans la chaleur étourdissante, d'un bout à l'autre d'un campus foudroyé par la canicule, en quête désespérée d'un endroit où se réfugier, trop moites et chamboulés pour se



tenir la main. De temps en temps, un agent d'entretien extérieur en voiturette chargée de bâches et de sacs de sable croisait leur chemin et leur lançait un regard. Il n'y avait pas d'étudiants sur le campus. Tous les bâtiments, y compris la bibliothèque, étaient fermés. Après la traversée d'un océan de bitume, ils tombèrent en lisière du parking sur le stade de football, se dressant dans le silence telle une ruine romaine blanchie par le soleil. Ils se faufilèrent à l'intérieur par une grille articulée tordue. Derrière un comptoir de snack, au pied d'une machine à pop-corn, sur des cartons aplatis qui sentaient la graisse rance, Sarah laissa David la prendre, la bouche écrasée contre son oreille, les jambes enroulées autour de sa taille, ses mains s'agrippant tant bien que mal à son dos tout glissant de sueur. La respiration saccadée et laborieuse de David sur sa nuque la brûla lorsqu'il jouit. Pour la première fois, elle non, et elle en éprouva un sentiment de solitude. Ils se recroquevillèrent chacun dans un coin pour se rhabiller. David ne brossa pas les petites saletés collées aux jambes de Sarah, ne fit pas de commentaire lui indiquant qu'elle pouvait rire. Il refaisait ses lacets ; il aurait préféré ne pas jouir sans elle. Il aurait voulu ne pas la sentir si rigide sous lui, sur ce lit de cartons. Ç'avait été très différent des fois où ils l'avaient fait chez elle, où ils avaient tout son lit, toute la moquette de sa chambre, le couloir et parfois même le canapé et le fauteuil du salon sur lesquels étendre leur désir, où il leur arrivait de faire surface comme après un rêve et de rire en se découvrant dans une nouvelle pièce, où il lui avait touché toutes les parties du corps avec sa bouche, enfoncé sa langue dans la chatte, saisi les mains lorsqu'elle

s'était cambrée en criant, l'un comme l'autre surpris et électrisés par le plaisir qu'elle éprouvait.

Une fois rhabillés, ils sortirent du campus par l'accès le plus proche et se retrouvèrent sur la place de la boulangerie française de Sarah. Dans un magasin qu'elle aimait bien, David la regarda essayer des bijoux, des trucs artisanaux bizarres fabriqués à partir de pierres brutes. Lorsque la Toyota de la mère de Sarah apparut de l'autre côté de la vitrine, Sarah s'enfuit sans se laisser embrasser devant la vendeuse. David s'attarda, et repartit avec une boîte enrubannée.

Rappelez-vous l'impossible effervescence du temps, transformations et émotions bourrées comme de la poudre noire dans un canon. Rappelez-vous la dilatation et la dispersion, les années contenues dans une seule journée. Les leurs étaient infinies ; des vies entières s'épanouissaient et fanaient entre le lever et midi. L'ouragan Clem débarqua et transforma le boulevard que David avait traversé en plein été en torrent de boue dont le courant féroce entraîna les voitures et abattit des arbres. La rentrée fut retardée d'une semaine, confirmant ce qu'ils suspectaient, à savoir que toute une vie s'était écoulée, et non un été. Impossible qu'ils aient encore quinze ans. Étant acteurs, ils poussèrent à l'extrême l'ambition, naturelle à cet âge, de choquer leurs pairs par le biais d'une métamorphose estivale. Chantal revint à l'école avec une coupe afro. Norbert essayait, avec un succès mitigé, de se cacher sous une barbe. Les amitiés féminines les plus ferventes avaient bizarrement pris fin. Sarah ne comprit pas pourquoi, en franchissant la double porte de la Boîte Noire, tout

son corps se crispa lorsque Joelle Cruz se dirigea vers elle en poussant des petits cris aigus. Le printemps précédent, elle avait pour ainsi dire vécu avec Joelle. Joelle avait une grande sœur elle aussi à l'école, Martine, et Sarah avait passé moins de soirées chez elle qu'avec Joelle à l'arrière de la voiture crasseuse de Martine, à rouler en quête d'alcool, ou de drogue, ou d'un videur susceptible de croire à leurs fausses cartes d'identité à la noix. Joelle avait initié Sarah à la coke, au *Rocky Horror Picture Show*, au port des ballerines avec un jean ; à présent, rien que sa chair répugnait Sarah. Trop moite, trop rose. Sarah pouvait sentir les aisselles de Joelle. Elle n'eut pas l'impression d'agir différemment ; elle *était* différente, c'est tout. Elle ne lui mit pas un vent. Elle ne lui parla pas froidement. Simplement, elle avait changé. Elle n'était plus l'amie de Joelle. Cela semblait tellement dans l'ordre des choses, si ancré dans les conditions radicalement nouvelles de leur deuxième année qu'elle était persuadée que Joelle le savait aussi, voire le souhaitait, jouait délibérément un rôle auquel Sarah ne faisait que réagir.

Mais la soudaine insignifiance de Joelle était sans importance pour Sarah, alors même que Joelle était en train de lui parler. Rien n'avait d'importance aux yeux de Sarah, sauf David. Elle imagina un signe de reconnaissance de sa part, un clin d'œil dans un miroir. David et elle avaient voyagé si loin, rien que tous les deux ; ils avaient disparu au-delà l'horizon, laissant les versions scolaires d'eux-mêmes derrière eux. S'ils gardaient leur mue, c'était pour le déguisement. Pour Sarah, il allait sans dire que leur été serait leur secret, un mont Olympe (si elle avait su ce dont il s'agissait à l'époque) où ils soupiraient

à l'unisson, tels des dieux. Elle n'avait même pas pensé à l'expliquer à David. Elle partait du principe qu'il le savait déjà.

David déboula dans la Boîte Noire non comme un miroir réfléchissant mais comme un projecteur, dardant une lumière chaude et éblouissante, les bras ballants, l'air légèrement emprunté. Il cachait quelque chose, trahi par ses efforts de dissimulation, flanqué d'une douzaine de leurs camarades qui s'accrochaient à son charisme comme des particules de poussière. Sarah se retrouva avec dans les mains un minuscule coffret cadeau surmonté d'un nœud, sous les regards de tout le monde.

— David va poser un genou par terre pour faire sa demande ! lança Colin.

— Regarde-toi, rouge comme une tomate ! se moqua Angie.

— Ouvre-le, Sarah, la supplia Pammie.

Sarah rejeta la boîte dans les mains de David.

— Je peux l'ouvrir plus tard.

— Ouvre-le maintenant, insista-t-il.

Peut-être que Colin, Angie, Norbert, Pammie et les autres, exagérément présents aux yeux de Sarah, demeuraient invisibles pour David et qu'il n'entendait même pas ce qu'ils disaient. Cet aperçu d'elle-même, seule au cœur de son champ de vision, ne dura qu'un instant. L'indifférence de David à leur public lui fit l'effet d'un défi ou d'un test. Cette impression, née de sa colère, ne lui sembla pas incompatible avec le fait qu'il était aussi rouge qu'elle ; si elle était une tomate, lui s'était couvert d'horribles marbrures qui se mélangeaient à sa barbe naissante et irrégulière et mettaient la pagaille sur son visage.

— *Je te dis que* je l'ouvrirai plus tard, dit-elle au moment où Mr Kingsley entrait, agitant les bras au-dessus de la tête pour leur signifier que c'était certes magnifique de se retrouver, mais pouvaient-ils fermer leur clapet et s'asseoir.

David se retrouva deux rangées derrière Sarah ; elle n'avait pas besoin de regarder pour savoir exactement où il était. Les yeux braqués devant elle, elle éprouvait une sensation de tort cuisante. Mais qu'on lui avait causé ou qu'elle subissait ? Elle ne tournerait pas la tête, elle ne regarderait pas dans sa direction, quelle que soit l'intensité avec laquelle il l'exhortait à le faire. L'adrénaline grondait en eux, un avertissement urgent et obscur. À peine quelques minutes plus tôt, David avait franchi la double porte à grandes enjambées, et même en sautillant, et même en marchant bizarrement, tellement il avait le cœur léger parce qu'enfin il montait sur scène dans le rôle du petit ami. Sarah incarnant la petite amie. David considérait ces deux rôles comme sacrés ; c'étaient ceux qui lui importaient le plus. Qui en avait quoi que ce soit à foutre de Hamlet ? Il avait craint que le cadeau soit trop petit, qu'elle soit déçue par un écrin qui tenait dans le creux de la main. Mais lorsqu'elle l'ouvrirait, la chaîne en argent se déroulerait, et la pierre bleue se logerait dans le creux qu'il adorait à la base de son cou. C'est un peu son éclat à lui qui jaillirait d'elle – et non l'effroi, ou le dégoût, qu'il avait vus. Ou la honte ? Qu'il lui inspirait, de toute évidence.

David eut du mal à caser la boîte hors de sa vue. Il fallait qu'il la foute dans son casier, qu'il la détruise, la bosse indigeste qu'elle faisait dans la poche de son jean était une sale blague. Pour David, amour

signifiait déclaration. Est-ce que ce n'était pas tout l'intérêt ? Pour Sarah, amour voulait dire secret partagé. Est-ce que ce n'était pas tout l'intérêt ? Elle sentit les yeux de David posés sur elle pendant tout le cours et resta parfaitement immobile, les contrôla avec son esprit pour qu'ils y restent. Des années plus tard, dans un avenir dans lequel elle ne va au théâtre qu'en tant que spectatrice, elle verra une pièce dans laquelle un comédien demande : "Une langue silencieuse ne peut-elle exister ?" et à sa grande surprise sera émue aux larmes. Deux rangs devant David, le corps endolori par l'effort d'immobilité qu'elle produit pour que son regard, tel un papillon de nuit, ne s'envole pas de sa nuque, elle n'a pas encore les mots pour cette langue qui n'a pas de mots. Elle ne comprendra pas ce que ça signifie, que David cesse de lui parler cette langue.

— La reconstruction de l'ego, disait Mr Kingsley, suppose des fondations. Mes chers deuxième année : plus vieux et plus sages d'un an. Quelles peuvent être ces fondations ?

Ils voulaient tellement lui faire plaisir. Mais la façon d'y parvenir n'avait jamais été très claire. En donnant la bonne réponse ? (Mais qu'est-ce que ça pouvait bien être ?) En répondant sciemment à côté de la plaque, mais quelque chose de drôle ? En répondant par une autre question, comme il le faisait souvent quand il répondait aux leurs ?

Pammie leva la main, pleine d'ardeur et d'espoir.

— La modestie ?

Il partit d'un rire incrédule.

— La modestie ! Expliquez ce que vous entendez par là, et je vous en prie, ne soyez pas modeste.

Voulez-vous bien étaler le cheminement de votre pensée, Pammie, afin que je puisse peut-être le percer à jour ?

Le visage joufflu de Pammie, sous ses barrettes dorées, rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Mais elle était capable d'une étonnante ténacité, de camper sur ses positions et d'argumenter. Elle était chrétienne, un état de fait banal en dehors de l'école mais mal vu à l'intérieur, voire moqué, et l'année précédente elle avait appris à se défendre.

— Les gens qui ont trop d'ego se la racontent. Être modeste, c'est le contraire d'être orgueilleux.

— Permettez-moi de clarifier un point : on ne peut jamais avoir "trop" d'ego. Tant qu'on le contrôle.

La Maîtrise de Soi : chacun d'entre eux craignait d'en manquer. Sarah, par exemple. Plus tôt dans l'année, elle avait demandé à sa mère de remplir de la paperasse pour qu'elle puisse passer un permis de soutien, c'est-à-dire un permis de conduire destiné aux personnes, dès l'âge de quatorze ans, ayant besoin de soutenir leur famille financièrement, une évidence à ses yeux, dont sa mère s'était scandalisée. Au cours de la dispute qui avait suivi, Sarah avait flanqué une chaise dans la baie vitrée coulissante qui donnait sur le patio, dont la réparation lui avait coûté tout son salaire de l'été à la boulangerie.

— Et tu te crois sérieusement capable de conduire, avait dit sa mère.

David, par exemple. Le jour où Sarah lui avait rendu son cadeau, il l'avait écrasé dans sa paume, s'entaillant la peau au passage. Plus tard, à son timide : "Je peux l'ouvrir maintenant ?", il avait répondu "Je ne

vois pas de quoi tu parles.” Que ces exemples soient une preuve de maîtrise de soi ou d’un manque de contrôle demeurerait confus à ses yeux.

— Le préalable nécessaire à la reconstruction de l’ego, c’est la *dé*construction de l’ego, conclut Mr Kingsley.

Ils en avaient entendu parler l’année précédente, par les deuxième année d’alors à présent en troisième année, qui leur avaient rebattu les oreilles avec ce mystère tout en refusant d’en dévoiler le moindre détail. “À chacun son heure.” “Vous êtes encore des petits nouveaux ! N’essayez pas de gravir une échelle sans mur.” “Aux dernières nouvelles, on ne peut pas traverser un pont en commençant par le milieu.” Les troisième année constituaient un groupe chaleureux et soudé semblant doté d’une aura particulière qui faisait défaut aux deuxième année et n’était pas seulement liée à l’âge. Ils étaient plus photogéniques, individuellement et en groupe. Dans une école dépourvue de cursus sportif, ils donnaient l’impression d’une équipe de *cheerleaders*. Leurs tenues étaient coordonnées, leurs dents alignées et blanches. Des couples s’étaient formés très tôt et avaient duré, sauf celui de Brett et Kayley – une saga de l’année précédente tout en rupture, chagrin et réconciliation joyeuse étalée sur quelques semaines, que toute l’école avait suivie avec une avidité d’habitude réservée aux feuilletons-fleuves –, l’exception qui confirmait la règle. Les rares à être encore célibataires bénéficiaient d’un rattachement particulier, en tant que Cinquièmes Roues ou Meilleurs Amis. Il n’y avait ni solitaires, comme Manuel, ni losers irrécupérables, comme Norbert. Il n’y avait personne comme Sarah, dont le terrible secret était



que pendant la pause dans le couple Brett-Kayley, elle avait passé une nuit avec Brett dans l'appart de son père au cours de laquelle il avait parlé de Kayley, pleuré, et, à un moment donné, cessé d'embrasser Sarah pour aller jeter toutes ses couvertures par la fenêtre. Une fois Kayley et Brett réconciliés, ce dernier avait chopé Sarah par le poignet à la fin d'une répétition du spectacle de fin d'année et l'avait prévenue : "Ne le dis à personne." Elle avait eu si peur de la façon dont elle pourrait ternir l'image de ce garçon qu'elle n'en avait même pas parlé à David.

Même si maintenant, David changeait de direction quand il la voyait approcher. Lorsque inévitablement ils se retrouvaient en classe, lui la fixait froidement, elle lui rendait un regard encore plus froid et amer, c'était un concours, empiler de la froideur à qui mieux mieux, en puiser de furieuses pelletées au fin fond de leur cœur.

— Formons un cercle, dit Mr Kingsley.

Comme plein de fois auparavant, ils s'assirent en tailleur avec une conscience embarrassante de leur entrejambe, et sentirent le contact glacé du lino qui leur engourdissait le cul. La plupart d'entre eux en étaient venus à la conclusion intérieure que la Déconstruction-Reconstruction de l'Ego était une sorte d'orgie platonique et rougissaient malgré eux, la peau peu à peu grignotée par l'excitation et l'appréhension. Le mur de miroirs reflétait leur cercle, autour duquel gravitait Mr Kingsley. Son regard se perdait quelque part au-delà. Et ce regard même leur indiquait très clairement qu'ils n'étaient pas à la hauteur – des élèves de l'année précédente ? de leur propre potentiel ? des comédiens qu'il avait connus à New York ? Lacune qu'ils ressentaient d'autant

plus vivement qu'ils ignoraient à l'aune de quoi on les jugeait. Sarah essaya d'apercevoir David, mais il s'était positionné suffisamment près d'elle sur sa gauche ou sur sa droite pour qu'elle ne puisse pas le voir, tout en restant assez loin pour qu'elle ne puisse pas sentir sa présence. Est-ce que David allait être choisi ? Est-ce que Sarah allait être choisie ?

— Joelle, murmura Mr Kingsley sur un ton de réprimande et de regret.

De tristesse, presque, face à son échec, mais qu'avait-elle raté ? Joelle avait la peau rose toute l'année, et les coups de soleil de l'été l'avaient fait peler sur tout le visage jusque dans son décolleté, généreusement dévoilé par son haut ajusté à col en V. L'épiderme neuf tout rose avait viré au rouge écarlate au son de son nom ; les petites peaux mortes encore accrochées avaient semblé frémir de terreur. Un enrobage dégoûtant, songea Sarah.

— Joelle, placez-vous s'il vous plaît au centre du cercle. Vous êtes le moyeu. Des lignes partent de votre centre vers chacun de vos camarades. Ces lignes sont les rayons. Vos camarades, vous-même et ces rayons constituez une roue. Vous êtes le moyeu de la roue, Joelle.

— D'accord, dit-elle, rougissant davantage, une fontaine de sang battant sous sa peau.

— Maintenant, choisissez un rayon. Regardez le long de ce rayon. Il y a quelqu'un à l'autre bout. Quelqu'un à qui vous êtes reliée, par ce rayon qui vous traverse et qui le traverse aussi. Qui est la personne que vous regardez ?

Le lino n'est plus froid. Je t'en prie, non, redoute Sarah, les yeux rivés à Joelle, à son ventre moelleux caché par son haut moulant.

— Je regarde Sarah, répond Joelle d'une voix éraillée, presque chuchotante.

— Dites-lui ce que vous remarquez.

— Tu ne m'as pas appelée de tout l'été, peinte-elle à articuler.

— Continuez, dit Mr Kingsley, le regard perdu à des kilomètres ; il ne regarde même pas vers Joelle.

Il se sert peut-être du miroir géant pour observer du coin de l'œil sa peau brûlante, ses yeux brillants, son haut trop serré.

— Moi je t'ai appelée, mais tu ne m'as jamais rappelée, et bon, ça vient peut-être de moi, mais c'est comme, j'ai l'impression que...

— Défendez vos sentiments, Joelle ! aboie Mr Kingsley.

— On était les meilleures amies, et tu fais comme si tu ne me connaissais pas !

Le chagrin étranglé qui fêle sa voix est bien plus insupportable que ses mots. Sarah est paralysée, c'est une statue, elle fixe sans le voir le mur qui lui fait face avec sa porte qui donne sur le couloir, comme si elle pouvait se projeter à l'extérieur de cette pièce par la force de sa pensée, mais soudain c'est Joelle qui détale : tête baissée, elle franchit le cercle en trébuchant, manque de marcher sur Colin et Manuel, ouvre la porte d'un grand coup, laisse échapper un sanglot et disparaît dans le couloir. Dans son sillage, plus personne ne respire, les autres ont tous les yeux rivés au sol, ils ne regardent même pas Sarah. La vie est en suspens. Brusquement, Mr Kingsley se tourne vers Sarah.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? la presse-t-il, et elle sursaute, effarée. Courez-lui après !

Sarah bondit sur ses pieds et passe la porte, incapable d'imaginer les visages qu'elle laisse derrière elle, même pas celui de David. Elle n'arrive même pas à savoir où il se trouvait dans le cercle.

Dans les couloirs déserts, le choc des semelles dures de ses bottes résonne contre le damier glissant noir et blanc. Ses bottes punks, à bout renforcé, talons aiguilles en métal, et trois larges boucles argentées à chaque pied. Derrière les portes fermées des salles de classe de l'aile ouest, les première et troisième année somnolent en cours d'anglais, d'algèbre, sciences sociales, espagnol, tous obligatoires. Le long des couloirs sud et est, la vraie vie de l'école se fait entendre : l'orchestre de jazz pataugeant dans un morceau d'Ellington ; les mains du pianiste qui sautillent sur les touches dans la salle de danse et le bruit sourd des pieds ligotés, ensanglantés. Personne dans la cour des fumeurs, dont les bancs décolorés par le soleil n'accueillent que des glands tombés de l'immense chêne. La salle de classe extérieure, un rectangle de pelouse entouré de murs avec une scène à une extrémité, est déserte elle aussi, la grille du côté rue cadénassée. Sarah exhorte David, et non Joelle, à apparaître dans ces endroits secrets, à se matérialiser sur le banc des fumeurs, ou sous le chêne. L'entrée de derrière mène au parking de derrière, où les élèves se garent et prennent leur déjeuner sur le capot de leurs voitures aux beaux jours. Joelle a passé les portes, pliée en deux, secouée de sanglots sonores. De toute évidence, elle a voulu fuir à bord de sa voiture, mais sa peine l'a ralentie ; les clés de sa Mazda dépassent de son poing serré. C'est la Mazda flambant neuve, une vraie petite bombe, que Joelle s'est payée avec

des billets – plus de dix mille dollars en liquide – qu’elle a montrés un jour à Sarah, cachés dans une boîte à café sous son lit. Sarah ignorait d’où provenait cet argent. De la vente de drogue, supposait-elle ; peut-être autre chose. Tous les jours, Joelle roule jusque chez une copine à quelques rues de chez elle et finit son trajet à pied, pour éviter que ses parents voient la voiture. Joelle n’est pas tordue, mais simple, elle n’est pas morose, mais solaire, et elle mène pourtant une vie clandestine de professionnelle du crime, ce qui, avant, fascinait Sarah. À présent, Joelle apparaît à nu, sa vraie nature est à découvert. Ce n’est qu’une fêtarde, prête à tout pour se faire apprécier. Cette perspective bouscule Sarah, non à cause de sa méchanceté, mais parce que c’est exactement, comprend-elle soudain, le genre de vision que Mr Kingsley essaie constamment de leur soutirer. L’année précédente, il bouillait d’impatience lorsqu’en Observation, ils s’adressaient des commentaires comme “Tu es une fille très sympa”, ou “Je te trouve beau”. Pourtant, à cet instant, Sarah le sait avec la même certitude, se déroule un récit dans lequel ses vrais sentiments n’ont pas leur place. Elle est censée prendre Joelle dans ses bras, se faire pardonner. Elle le sait aussi sûrement que si Mr Kingsley se tenait là, supervisant les opérations. Elle a d’ailleurs la très nette impression qu’il *est* là.

Joelle, précocement pulpeuse et capiteuse, affiche son côté charnel de façon si inconsciente que la propre sensualité de Sarah la complexe et la dégoûte, tout comme sa propre chair, ses propres effluves. Les énormes seins de Joelle sont couverts de taches de rousseur, leurs plis et leurs sillons coincés sont constamment luisants de sueur ; son entrejambe,